

Libretto

MICHEL QUINT

APAISE LE TEMPS

roman

libretto

© Phébus/Libella, Paris, 2016

ISBN : 978-2-36914-801-2

Pour Aurélien Recoing

I

La petite librairie ne quitte l'ombre de l'hôtel de ville de Roubaix à aucun moment du jour. Et aucune saison ne fait exception. Que règne cette canicule moite du Nord, le temps frileux de brumaire ou un hiver de diamant, le soleil effleure à peine sa façade. Le printemps, l'été ne sont ici qu'une idée étrangère, une nécessité acquittée en douce par la nature, comme les demoiselles en fleur se doivent d'ôter vite fait leur maillot mouillé à la plage sous une serviette mal nouée. Si on leur aperçoit le saint-frusquin l'espace d'un éclair, c'est bien le diable.

Sur le flanc droit de l'édifice municipal blafard et arrogant, aux fastes pour remises de médailles, la rue est une tranchée semi-obscur. Elle descend, on pense être à une des portes de l'enfer, et non, elle remonte vers la large lumière des boulevards favorables aux parades patronales d'autrefois, vers les maisons des anciens maîtres du textile, à peine plus loin. Juste au creux de l'artère, de l'intérieur du magasin qu'on peut dépasser d'un seul pas allongé comme pour sauter un ruisseau, on n'a d'horizon qu'un haut mur aveugle de pierre

noircie et de brique sale. Même pas de ciel. L'univers ici n'est jamais nu.

L'endroit est organisé tout en long, à la manière de ces bars aux Amériques, si étroits qu'il faut rentrer le ventre pour se glisser dans les reins d'un client accoudé au comptoir. La caisse est juste derrière la vitrine où les épaules d'un pas mal costaud, les hanches d'une femme un peu bien féminine n'entreraient pas sans se faufiler de biais. La librairie projette sur le trottoir un bref flux lumineux, comme un petit Achéron, un fleuve des morts pour parc d'attractions. Mais peut-être nulle part ailleurs dans la ville l'espace n'est aussi brillant, éblouissant quand on sort de l'obscurité extérieure. Vivant. Des volumes brochés y tournent le dos du sol au plafond, de l'entrée à la porte qui mène à la resserre et à l'appartement du dessus, comme dans un dortoir de gamins punis pour insolence, excès d'intelligence. La seule enseigne peinte, dehors, dit « Livres » en cursives.

Du temps de Georges et Julie Lepage, un nom prédestiné, les années 60 et avant, la librairie fournissait en manuels scolaires les associations de parents d'élèves dont le siège et les entrepôts, une vaste friche industrielle, faisaient le coin de la première transversale, à gauche. Les lycéens des établissements publics venaient y récupérer contre une caution leur barda de papier, la collection annuelle, maths, français, histoire-géo et compagnie, quinze bons kilos de savoir. Des milliers de potaches, encombrés de ces bouquins qui les feraient souffrir une année entière. Les cautions étaient rarement restituées en échange des livres mutilés. Chaque année Georges et Julie profitaient ainsi d'une rentrée d'argent assurée et d'un lieu de stockage. Ce fut leur âge d'or. Jusqu'à la mort de Georges, en 62, et celle de Julie en 68. Bien après, les commandes publiques sont devenues plus rares. La librairie Lepage a perdu le marché scolaire, trop important pour elle.

Aujourd'hui le local de l'association de parents est ailleurs, approvisionné par une grosse chaîne de librairies. L'ancien bâtiment a été vendu à une start-up, semble-t-il, ou une agence de communication, ou à personne, difficile de se faire une idée rien qu'à passer sous les hautes fenêtres sales.

Abdel Duponchelle n'a connu ni Georges et Julie ni les salles pleines de manuels neufs ou périmés, l'immense mouroir des livres reniés. Il a seulement fréquenté, de façon moins assidue ces derniers temps, Yvonne Lepage, la fille de « Livres » qui a aidé sa mère à tenir le commerce entre 62 et 68 et a logiquement pris la suite après sa disparition, voilà quarante-cinq ans. Elle avait vingt-sept ans et abandonnait son métier de photographe. C'est elle qui a laissé périlcliter les réponses aux appels d'offre de marchés publics et privés. Au début les dossiers à remplir la rebutaient, pire que de demander l'aumône, sacrée tête de mule orgueilleuse d'Yvonne. Puis l'informatique, la nécessité de guetter l'annonce officielle du marché sur Internet, elle n'avait pas la patience. Tant pis. Yvonne a également hérité de l'officieux fonds social de son père qui partageait ses enthousiasmes de lecture avec les clients pour combattre l'analphabétisme, l'illettrisme, enchanter le monde et faciliter l'intégration des polacks, espingouins, portos, macaronis, niakoués, bicots et bougnoules, Oui monsieur faut pas avoir peur des mots, les gros faut les convoquer, les regarder en face et leur faire honte en public. Après ils maigrissent, se refont une beauté, retrouvent une dignité : le melon est un fruit. Il parlait de la sorte, Georges, disait que les guerres sont finies et que les livres sont des amis communs à tous les hommes, des lieux où faire la paix. Des lieux d'égalité possible si on sait lire. Alors tu peux revendiquer tes racines en bloc, négritude, exil, pauvreté, descendant de victimes de l'esclavage et du colonialisme, flamezoute de toute éternité, c'est pas d'affirmer ta

différence qui te rendra égal, ni de prendre les armes, c'est de te donner les moyens d'être aussi fort que n'importe qui. Par la matière grise. Il prêchait, Georges. Cet engagement lui coûtait plus qu'il ne rapportait.

J'ai vu des photos : il était chauve, une gueule de pensionnaire légendaire du Français, Seigner, Charon, des poids lourds ainsi, il portait une blouse grise d'instituteur sanglée haut sur le ventre, rapport à sa vocation de hussard républicain, des lunettes bon marché sans monture, et grommelait plus ou moins fort, à la mesure de son bonheur de vivre dans sa caverne. Julie, sa femme, c'était Gabrielle Fontan, une vieille actrice musaraigne oubliée de tous, maigre à trouser ses gilets, riquiqui à se cacher entière derrière ses deux mains ouvertes, frisottée et l'œil vache, et cette voix de ragoteuse de palier, à vous râper l'âme. Plus personne ne connaît cette actrice, plus personne ne connaît personne. Chacun pour soi. Moi je me souviens d'elle, sans honte aucune, autant que de Marilyn.

Abdel est entré pour la première fois entre les murailles de bouquins vers ses cinq ans avec une soif de lecture à avaler tout Balzac sans rien y comprendre. Il a admiré l'échelle accrochée à la barre de cuivre qui court tout autour du magasin, vers les rayonnages élevés, les volumes hors d'âge, jaunis, dont Yvonne refuse de se défaire et qui vieillissent là comme des vieux acteurs oubliés à la bourse aux comédiens. Elle a consenti à lui vendre solennellement *Ivanhoé* en version résumée, pour quarante centimes de franc en pièces jaunes, un volume gâté par un verre d'eau renversé. Elle lui a demandé son nom afin de l'inscrire sur la liste des clients fidèles, n'a pas commenté la double origine, juste remarqué la rime entre nom et prénom et s'est présentée à son tour. Lui, les yeux levés sur la robe à fleurs d'Yvonne, ses yeux délavés et cet air de disponibilité sensuelle de femme à la chair simple

qu'il ne percevait pas encore, le nez au niveau de la caisse, il a dit, sérieux comme un pape, ou un prophète :

– Mademoiselle LApage plutôt. J'ai cinq ans et je sais déjà lire.

Yvonne a eu envie de reclaquer le clapet de ce gamin raisonneur et bien sûr de lui, et puis elle a vu les mains du petit trembler sur la couverture d'*Ivanhoé*, il allait déjà au début du texte, ses lèvres remuaient au fil des mots, il oubliait où il était, ses remarques de merdeux, et elle a répondu, pas assurée qu'il entende :

– Si tu veux. Lapage est un vrai nom de libraire. Et tu as l'âge de souffrir à cause des livres, désormais.

Abdel est revenu souvent, chaque fois qu'il pensait pouvoir s'offrir un roman. Yvonne a toujours fait sonner le tiroir-caisse avec fracas pour enregistrer les vingt ou cinquante centimes déposés dans sa main tendue par le petit, fier et sérieux.

Plus tard Abdel a payé les livres à leur véritable prix, il y tient. Lui aussi, comme Yvonne, a été seul trop tôt, il a perdu ses parents quelque part sur les lisières de la jeunesse, a squatté chez un oncle distrait, et peut-être de cette solitude il est devenu plus qu'un client, un membre de la famille admis dans le gourbi d'Yvonne : quelques clients assidus, dont Saïd, le fidèle parmi les fidèles au long cours, et Zita, la dernière libraire-vendeuse en titre ; on peut parler du Social Club de la petite librairie. Il a trente-cinq ans aujourd'hui, est agrégé de lettres en poste dans un lycée de Roubaix, autrefois il y était élève, et éprouve ce matin à l'annonce de la mort d'Yvonne la même douleur, la même sensation de perdre le nord qu'à la disparition de son père d'abord, de sa mère très vite ensuite.

Abdel a poussé le battant vitré et a compris sans avoir besoin de phrases. À peine la porte ouverte sur les odeurs

familiales, enivrantes presque, de papier trop sec, il venait passer commande d'un Violette Leduc scandaleux au moins à Roubaix, *La Bâtarde* – pour son maigre bataillon de première littéraire pas mal décimé par l'air du temps, une dizaine de filles et un garçon –, à peine il entrait du pied gauche dans la librairie que Zita a glissé de son tabouret derrière la caisse, s'est précipitée sur lui, du sanglot plein le mascara, et s'est serrée contre sa poitrine, les bras autour de sa taille, la joue sur son cœur qu'elle entend battre entre ses pleurs. Comme elle est toute petite malgré ses talons, une quetsche dodue, cheveux noirs, courts à la Lulu, un visage charbonneux de star du muet, et Abdel une perche à houblon, long et blond, dégaine de dandy, du lin informe, des blousons de cuir écorché, Abdel est bien embarrassé à la regarder de haut; et elle comme une implorante balbutie, il ne saisit pas les mots, devine déjà la raison de cette douleur, et il embrasse le front de Zita, ses yeux mouillés, tout ce maquillage pour fiesta proche-orientale qu'elle croit obligé de se tartiner parce qu'elle est d'ascendance albanaise. Et ainsi on dirait deux amants en pleine réconciliation. Sûrement, du fond de la librairie où il est debout devant le rayon jeunesse Saïd les voit sous cet angle, parce qu'il dit tout haut pendant que le bruit des larmes de Zita se cogne aux falaises de livres, il dit, complètement hors de propos :

– Madame Yvonne elle aurait été contente que vous êtes enfin amoureux. C'est dommage qu'elle est morte.

Avec sa voix d'eunuque. Et une totale candeur qui excuse sa remarque sans fondement et pas bien opportune, sans subjonctif, sur des amours soudaines entre Abdel et Zita.

Saïd a soixante-sept ans et il est lent. Depuis toujours, depuis son arrivée de Kabylie en 61. À son rythme de vie, d'appréhension du cours de l'univers, on devrait estimer son âge réel à la moitié. À franchement parler, il s'est même

arrêté avant cette moitié du chemin. En dedans Saïd n'a jamais dépassé la prime adolescence.

Saïd aime le foot, surtout Lille Olympique, sans vraiment comprendre les règles, sait planter un clou, se cuisiner un repas, nettoyer une vitre en deux coups de raclette, c'était son métier agent de nettoyage, mais les dames lui font peur, le monde plus loin que tout près lui fait peur et il n'est pas toujours certain qu'Harry Potter, ou Blanche-Neige, n'existe pas. Il en parle comme de proches qu'il peut visiter à volonté, se demande ce que dirait Meursault, pas Camus, de la situation en Algérie. Il est également certain de communiquer avec les morts, ceux dont il connaît les noms, de les entendre et d'en être écouté. Il promène par les cimetières des conversations avec des défunts de rencontre, parfois des Algériens victimes des luttes fratricides entre Front de Libération Nationale et Mouvement National Algérien, les mouvements indépendantistes, souvent des inconnus à qui il rêve un au-delà. Mais sa vraie patrie est ici, au creux de la librairie, blotti entre les bouquins comme une fleur séchée entre deux pages. C'est ici qu'on lui a reconnu le statut d'être humain, et, à cause de l'hostilité qu'il ressent sitôt qu'il n'est pas ici, dans la maison des livres, les autres sont clairement divisés, bons ou méchants. Le mot « manichéisme », s'il le connaissait, ne l'effraierait pas : le vocabulaire est son domaine, il fait collection d'adjectifs, de verbes, de noms communs et, depuis que Georges Lepage lui a appris à lire et à écrire, en consigne un florilège, il maîtrise le sens de « florilège », dans des cahiers interlignés avant de ranger le tout dans un porte-documents hors d'âge qui ne le quitte pas sauf quand il croit mourir de l'avoir oublié quelque part.

La première fois il était entré avec l'aplomb du parfait béotien, parce que le froid dehors et ce genre de boutique il n'en avait jamais vu en Kabylie, et, tout faraud, une moue de

connaisseur aux lèvres, avait fait semblant de lire un Montaigne mais il le tenait à l'envers. Georges s'était placé face à lui, donc dans le bon sens de lecture, et avait lu tout haut l'amitié pour La Boétie, parce que c'était lui, parce que c'était moi. Saïd, même un peu conscient de n'être pas ici à sa place, avait pris le discours à son compte, admis cette évidence du sentiment, et avoué qu'il ne savait pas lire mais qu'il serait toujours l'ami de l'homme qui lui apprendrait, même s'il était tout pâle du crâne avec une blouse grise. Et à souhaiter lire, Saïd voulait aussi écrire. Georges avait répondu, rigolard à sa manière, l'œil sur la silhouette de Saïd : « Parfait, il n'y aura pas de problème vu que t'es bâti comme une parenthèse ! »

Aujourd'hui, la première photo d'Yvonne, j'entends la première avec le Leica offert par Georges et Julie, à Noël 61, est encadrée au-dessus de la caisse, sur le lambrequin de la vitrine. Saïd, encore tout frais immigré, devant le même rayon jeunesse que ce matin chagrin, y brandit les *Essais* et une page d'écriture. Georges, dégainé de surgé buté aux côtés d'un lauréat du concours général, a les lunettes éblouies par le reflet du flash. Saïd a conservé cette allure creuse de bidet efflanqué, mais il est blanchi sous le harnais, moustache et boucles rases. Et un éternel costume sombre sur une chemise blanche boutonnée jusqu'au col. Pas de cravate. Pour le reste, il tient du coureur des hauts plateaux. Sauf qu'il ne court jamais. Il ne court pas non plus pour venir se mêler aux deux éplorés, partager la larme et écouter Zita raconter sa découverte macabre à Abdel. Il a déjà entendu son récit mais il a repéré un mot qui sonne doux, il aimerait l'entendre à nouveau : « équité ».

Zita est arrivée tout à l'heure, juste après déjeuner, pas bien fière de ce qu'elle avait annoncé le matin à Madame Yvonne : elle allait travailler chez *Repères*, vente de produits culturels commandés en ligne et récupérés selon le principe

du drive-in ou avec livraison à domicile. Pas de frais de port, pas de frais de libraires, pas de locaux ouverts au public. On ouvrait à Roubaix un entrepôt de stockage, un service d'expédition et des portiques de livraison. Madame Yvonne ne l'a pas licenciée, mais elle ne pouvait déjà plus payer un salaire. Les bénéfiques, leur absence, ne suffisaient plus. Le dépôt de bilan était inéluctable. Et puis s'occuper de tous les va-nu-pieds qui passent, l'alphabétisation, militer pour que des loquedus redécouvrent leur condition humaine, Zita sait bien la dépense et elle a pris les devants. Désolée Monsieur Abdel, désolée... Et là, après son annonce du matin, elle a eu peur du silence, que personne ne descende de l'appartement, elle a appelé et s'est résolue à monter aux nouvelles. Madame Yvonne était morte dans son fauteuil, devant les comptes ouverts sur son bureau. Zita s'est sentie responsable, coupable de cette catastrophe et elle a pensé que c'était contraire à l'équité. Voilà, elle l'a répété et Saïd à son tour :

– « Contraire à l'équité ».

– Injuste.

Abdel a traduit, il sait bien les calmes appétits linguistiques de Saïd et épèle même, e accent aigu, q... Zita n'a encore appelé personne, elle voulait prévenir Abdel en premier. Et le voici. D'accord, elle a bien fait. Qu'ils restent là, Saïd et elle, ferment la boutique. Lui va se charger de faire venir son médecin, qu'il constate le décès.

– Mais avant je veux voir Madame Yvonne. Seul.

Et il gagne le fond, l'escalier du petit vestibule avant la resserre, grimpe à l'étage.

Abdel essaie de ne pas regarder le corps effondré parmi les factures, les bordereaux, la papperasse, devant l'ordinateur allumé, les mémos avec l'écriture de toubib d'Yvonne, quasi illisible, collés au-dessus de l'écran. Il reste au bord,

sur la dernière marche de l'escalier. Pour supporter la gorge serrée, le chagrin de ce qu'il sait révolu de sa propre vie avec la perte d'Yvonne, il se vaccine à la redécouverte du décor familial depuis trente ans ou pas loin. Cette pièce où un linceul tiendrait à peine fait salle à manger, salon et bureau. Un canapé club fauve bien érifflé, du meuble Henri II, une table de travail, tout est encombré à crouler, dossiers, classeurs, livres. Aux murs des photos de l'époque où Yvonne voulait aller sur le terrain, saisir l'actualité ordinaire loin du spectaculaire, du politique exhibé, et surtout comme elle disait «montrer la bête en embuscade». D'où un parti pris de clichés avec des gens de dos, dans la rue, des bistrots, des intérieurs inconnus, des énigmes, des mystères humains que Saïd adore commenter quand Yvonne l'invite à monter siroter un café : cette fille en robe à pois, il l'a «demandée» à danser dans un bal d'usine en grève, en 68, cet homme au chapeau cache un couteau... Ses imaginations, sa seule vie qui vaille. Abdel pense que oui, la photo d'un être, même familial, ne nous touche que de ce qu'elle nous en éloigne juste assez pour y reconnaître l'autre sans nous oublier. Yvonne a toléré quelques autres photos de ses parents, de gueules surprises de face au sortir d'un commerce, d'une courée. Aucune n'est postérieure au printemps 62, la mort de Georges. Derrière ce capharnaüm, la cuisine aveugle. On peut y manger sur un coin de desserte. Au-dessus, encore des cartons de clichés, des documents dans l'unique vraie chambre et l'intime impudique d'une salle de bains. Sous les toits enfin, le réduit où dormait Yvonne du vivant de Georges et Julie. Inutile d'y aller voir, rien n'y a changé plus qu'ici. Même pas la poussière.

Quand il a bien respiré ce paradis perdu, Abdel se revoit là sous le cône de lumière aux soirées d'hiver, se souvient des livres qu'il y a lus, des conseils d'Yvonne, le théâtre de Ghelderode. Tu peux l'aborder maintenant, fais attention,

juge l'œuvre, pas l'homme soupçonné de sympathies nazies, et Verlaine t'en penses quoi? Un gredin? Pense pas, écoute ses vers, et regarde-moi ces clichés de Cartier-Bresson, de Ronis, ils parlent de toi, écoute-les voir! Et tout cuirassé de passé Abdel arpente la pièce, effleure les meubles, les papiers sans rien déranger, comme s'il découvrait un tombeau de pharaon. Puis il trouve le courage de fermer les yeux d'Yvonne, se penche embrasser une dernière fois les joues de la vieille dame, sort son téléphone, son ami médecin doit être en visite à domicile. Cette pratique qui disparaît partout sauf urgence persiste à Roubaix : les pauvres ont peur de se déplacer jusqu'au cabinet, d'exhiber leur détresse en terrain étranger. Alors les généralistes se dévouent. Celui-ci, le docteur Xavier Hermant, accourt, même si rien ne presse plus. Il doit bien ce service à Yvonne Lepage. Merde, son dico de latin, celui qu'il expose dans son cabinet, histoire de faire toubib lettré, il l'a acheté chez elle, en même temps qu'Abdel achetait le sien!

En bas, Saïd n'a pas bougé. Il soulage souvent par l'immobilité absolue sa jambe mâchucrée dans un café roubaisien mitraillé par le MNA ou le FLN peu après les accords d'Évian. L'attentat où Georges a trouvé la mort. Il s'est juste décidé à pleurer en silence. Pas vraiment d'avoir enfin compris le définitif d'Yvonne morte, peut-être par contagion des larmes de Zita. Abdel vient le prendre par les épaules, le guide vers la caisse, il pourrait le soulever d'une main, demande une feuille blanche à Zita toute reniflante :

– Tu as ton stylo, Saïd? Pose ton porte-documents... C'est toi qui vas écrire « Fermé pour cause de décès »...

Non, pas « décès », Saïd connaît le mot, il ne l'aime pas. Alors qu'il mette ce qu'il veut, Abdel lui fait confiance. Et Saïd s'applique, en lettres bâtons, il trace « FERMER : AUJOURD'HUI MAMAN YVONNE EST MORTE ». C'est bien, dis Abdel, c'est

bien? J'ai mis pareil que pour la maman, tu sais, celle de l'étranger qui tue un Arabe en Algérie. Oui Saïd, c'est très bien, tu as lu le roman de Camus. Camus aimait le foot comme toi. Abdel ne rectifie pas la faute, colle l'affichette sur la porte d'entrée, il a du mal à ne pas chialer, Yvonne la dévouée, sans mari sans amants, juste généreuse de ses jours et de ses nuits aux laissés-pour-compte de l'industrie saccagée et de l'immigration, aux Capverdiens, aux Sénégalais, aux Turcs, à tous les errants perdus dans Roubaix la désolée, la dévastée, Yvonne est enfin mère par la grâce de ce jeune vieillard à l'âme pure.